

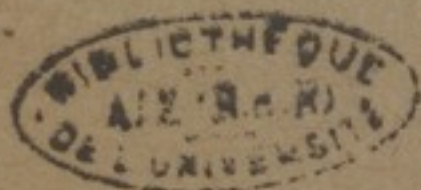
Bulletin mensuel de l'Académie des sciences et lettres de Montpellier

2p50432/1952-53,82.83

Numéros 82 — 83

Années 1952-1953

BULLETIN
DE
L'ACADÉMIE DES SCIENCES
ET LETTRES
DE MONTPELLIER



MONTPELLIER
BIBLIOTHÈQUE DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES ET LETTRES
1954

Clapas qu'il a tant aimé et si grandement honoré, et qui vous tenez, comme lui, à lui conserver d'un soin jaloux le charme vivant de tous ses souvenirs, le nom de Louis J. THOMAS, professeur, historien de Montpellier et du Languedoc méditerranéen. Et je ne retiens pas pour celà cette rue Delmas où il a vécu la fin de sa vie. Laissons au contraire à cette lointaine voie son nom déjà tout aussi lointain pour nous, ne serait-ce que pour donner aux artisans de l'érudition locale de demain la joie, et peut-être la surprise à travers les chroniques et les légendes qui nous suivront, de découvrir ce brave homme de propriétaire dont le terrain a permis, en une époque où Montpellier faisait déjà de l'urbanisme, une fois de plus le passage des arceaux à la route de Lodève.

Non, je songe — et avec vous j'en suis sûr — à un coin plus au cœur du vieux Montpellier, où la rue ci-devant de l'Hirondelle où Louis J. THOMAS est né le 26 novembre 1870 s'en vient s'infléchir au chevet de l'église de Saint-Roch. Qu'un de vos projets prochains y ordonne un square joyeux où les enfants viendront jouer et les vieux prendre le soleil, où son nom sera rappelé, avec un monument, simple de lignes, qui nous y redonne la finesse de ses traits. L'enfant dé Mountpellié, devenu l'académicien de Montpellier que vous êtes maintenant aura rendu ce jour-là à l'aîné que nous ne saurions oublier, avec l'hommage de l'Académie, celui de la cité toute entière.

Discours de réception de M. le chanoine Raffit

(Séance du 24 février 1947)

MESSIEURS,

Je vous remercie de l'honneur que vous m'avez fait. Plus qu'à ma personne, je sais bien qu'il s'adresse à ce clergé de la ville de Montpellier dont vous avez toujours tenu à avoir des représentants parmi vous. Et mon souhait, en exprimant ici une vive reconnaissance, est de me sentir pénétré désormais du sentiment de cette délégation pour la mieux exercer.

Je succède à un prêtre dont la valeur, la dignité et les talents ont fait, pendant de longues années, grand honneur à ce clergé. Les usages de votre société en me demandant de prononcer son éloge me permettront non seulement de rendre hommage à sa mémoire, mais d'évoquer presque un demi-siècle d'histoire ecclésiastique montpelliéraine.

Ce n'est pas pourtant dans notre ville que le chanoine GRANIER était né en 1867. Enfant d'une ancienne famille du Saint-Ponais, il

avait grandi à l'ombre de la vieille cathédrale d'un des cinq anciens diocèses dont s'orne la couronne épiscopale des Pontifes de Montpellier, Saint-Pons de Thomières, petite cité laborieuse au carrefour des grandes routes de l'Espinouse, adossée à la montagne et pleine des prestiges d'une longue histoire.

Du Petit-Séminaire, seul vestige de ce passé, votre futur confrère fut l'élève de très bonne heure. Il y trouvait l'exemple de plusieurs générations sacerdotales qui avaient pétri de foi les paroisses un peu rudes de la proche montagne et des vallées environnantes. Monsieur GRANIER devait écrire plus tard la vie d'un ancien élève, Monseigneur BESSIEUX, mort religieux de la Congrégation du Saint-Esprit, missionnaire et Évêque du Gabon, dont l'apostolat avait frappé très vivement son imagination d'enfant. Surtout, il garda, de ses longues années d'étude et de ses anciens maîtres, un souvenir qui jetait parfois une note d'attendrissement reconnaissant au milieu des vivacités malicieuses de sa conversation. Saint-Pons, l'Académie du collège dont il fut membre comme l'avaient été autrefois le poète Henri de BORNIER et le romancier Ferdinand FABRE, un peu plus tard, la SALVETAT, où commença son ministère vicarial, les courses à cheval pour l'évangélisation des hameaux lointains, les sermons en langue d'oc, telle fut la trame si souvent évoquée des premières années d'une vie que Dieu préparait pour qu'elle fut utile et riche de bienfaits spirituels.

Je n'ai pas d'ailleurs l'intention de retracer ici dans le détail la carrière sacerdotale du chanoine GRANIER. Ce que l'on est convenu d'appeler les honneurs ecclésiastiques ne manqua point de répandre sa brillante poussière sur une vie si parfaitement désintéressée qu'elle s'acheva dans l'humilité d'un presbytère de campagne... Mais plus que les dignités passagères, le travail, le souci d'une haute culture humaine et religieuse, le dévouement aux âmes ont rempli toute cette existence. Nous étonnons nous que cet érudit, formé par la Sorbonne et par l'Institut Catholique de Paris aux disciplines de l'histoire, ait été, au collège de la Trinité, à Béziers, un parfait professeur d'histoire ? Que l'ancien élève du Petit-Séminaire de Saint-Pons, soit devenu, au moment où il fallait pourvoir très vite au remplacement de religieux exclus de l'enseignement, Supérieur du Petit-Séminaire de Montpellier ? Nous étonnerons-nous que ce Maître, cet historien, avide des fastes locaux, ait attiré les regards et mérité l'amitié du prélat dont le nom est inséparable de notre vie diocésaine contemporaine, le Cardinal de CABRIÈRES ?

Entré très jeune, parce qu'il réussissait à merveille dans des études qui plaisaient à ce grand Évêque, dans l'intimité de son esprit, l'abbé GRANIER vécut très longtemps dans son rayonnement. On ne peut parler du confident, du secrétaire, du compagnon de vie sans que revienne aussitôt devant notre mémoire la physionomie du Pontife que votre confrère a servi avec tant de loyauté affectueuse.

En 1909, lorsque plusieurs écrivains français formèrent le projet de présenter à l'Académie française la candidature de Mgr de CABRIÈRES,

M. GRANIER publia, sous le titre « 35 ans d'épiscopat », un livre où il réunissait une série d'extraits empruntés aux discours ou aux lettres pastorales de son vénérable Évêque. Mgr Paul BOURGET, qui en écrivit la préface, louait le soin avec lequel, dans l'œuvre immense dont le simple catalogue occupe 23 pages, on avait choisi « comme des pépites d'or qui permettent de calculer l'opulence de la mine où elles ont été prises ». Et sans doute, l'abbé GRANIER avait désiré recueillir pour l'édification des lecteurs les pages les plus frappantes de l'œuvre apostolique d'un Évêque qui savait, selon le mot de la BRUYÈRE, s'oublier soi-même dans le ministère de la parole sainte, mais il voulait aussi, je pense, fixer pour l'avenir et pour l'histoire ecclésiastique de notre temps, la trace du Pasteur qui occupa pendant 47 ans le siège épiscopal de Montpellier. Ce recueil de morceaux choisis ne satisfaisait pas seulement une préoccupation littéraire, elle marquait le souci de l'historien. Aucun événement important ne s'était accompli, dans notre pays, ou dans le monde chrétien, sans que Mgr de CABRIÈRES en ait par sa parole à son clergé ou à ses ouailles, dégagé la haute signification. Il était bon, qu'anticipant sur une biographie qui nous manque encore, quelqu'un, à côté du Cardinal, ait voulu reconstituer avec les mots, avec les accents enthousiastes ou vengeurs de son éloquence, le déroulement de l'histoire.

Vous me pardonnerez, Messieurs, de m'être attardé à ces souvenirs. Ils me sont chers, puisque j'eus l'honneur de prendre auprès de Mgr de CABRIÈRES la place que la nomination de M. GRANIER à la cure de Saint-Denis laissa libre après la guerre de 1914... S'ils ne touchaient que moi, je tiendrais ces souvenirs dans l'ombre. Il m'est permis de les évoquer parce qu'ils manifestent plusieurs traits du caractère de votre confrère, sa fidélité, son dévouement et son amour de l'histoire.

Il ne restait insensible à aucun des événements qui ont marqué depuis des siècles la vie de nos anciens diocèses. On est frappé lorsqu'on ouvre un de ses ouvrages, ou lorsqu'on feuillette les nombreuses chroniques données à la Semaine Religieuse de Montpellier par son ancien directeur, de considérer la place qu'occupe la documentation la plus exacte. Voici par exemple, l'étude approfondie qu'il a consacrée, sous ce titre à « nos anciens catéchismes ». Les notes très abondantes, les références aux auteurs compétents occupent presque la moitié de l'œuvre. Il ne se contente pas de rappeler les décrets des conciles provinciaux de Narbonne ou d'Arles, les mandements des Évêques qui, à Béziers, à Agde, à Lodève ont donné à leurs diocésains des livres d'instruction chrétienne. Il cherche ses sources auprès des historiens locaux les plus avertis, anciens ou récents et parmi ses derniers, une mademoiselle GUIRAUD, un abbé ROUQUETTE. Même à propos de catéchismes, sans d'ailleurs s'écarter du sujet tracé, il suit comme pas à pas les efforts du zèle apostolique chez ces Évêques d'autrefois dont les uns étaient presque les contemporains du Concile de Trente et les autres bientôt les victimes des troubles religieux qui accompagnaient la Révolution française.

Voici encore son « Histoire de l'Abbaye de Saint-Pons de Thomières ». Il s'est penché avec une vénération affectueuse sur les origines de cette cité d'abord abbatiale, plus tard épiscopale et dont il eut la joie de préparer et de célébrer le millénaire... Citerai-je aussi la « vie du Père SOULAS ? » De ce pauvre prêtre de notre ville, mort il y a presque un siècle avec une réputation de sainteté, fondateur d'une congrégation florissante et d'œuvres qui existent encore, M. GRANIER a tracé le plus émouvant portrait, le plus émouvant dis-je, mais aussi le plus exact. Comme il aimait de le faire toujours, il situe son héros dans le cadre de ce clergé d'autrefois, dont André SOULAS est une des gloires, il dresse le vivant portrait de quelques jeunes prêtres ardents, un Emmanuel d'ALZON, un d'AUSSAC de Saint-Palais, un chanoine MONTELS et à côté d'eux voici la figure des Pontifes de la première moitié du XIX^{ème} siècle, Mgr FOURNIER, restaurateur du diocèse après le Concordat, Mgr THIBAUT, dont les vivacités dissimulent mal une bonté grave, orateur passionné et sensible au point de pleurer en entendant le Père SOULAS parler aux foules de la charité de Jésus-Christ.

Ce qui frappe surtout dans les exposés du chanoine GRANIER, c'est ce caractère que notre langue a appelé le bon sens, une certaine justesse habituelle, constante dans les sentiments, le calme du cœur joint à la sérénité de l'esprit, l'exercice désintéressé des facultés intellectuelles. En vérité, M. GRANIER était incapable comme il arrive parfois à certains, de faire de l'histoire à priori. Il craignait les procès de tendance et l'invasion du parti-pris. Cet homme d'Église estimait qu'il n'avait pas à plaider les circonstances atténuantes pour la conduite de l'Église ou de ses ministres. Les faits et les documents dont se compose l'histoire l'affranchissent, par leur nature même, de remaniements qui seraient des capitulations. Il n'y a pas à diminuer ou à mettre en sourdine par déférence pour les idées du jour ou pour rendre acceptables les faits historiques. Rendons hommage à la passion du vrai qui animait l'âme de ce chercheur. C'est parce que des hommes comme lui, dans d'autres régions ou dans notre province, ont cherché et aimé la vérité de l'histoire que notre pays connaît mieux ses fastes et ses traditions. Il n'y a peut-être pas, sur tout le sol de la patrie, un coin de terre dont le passé n'ait été ainsi pénétré par le regard d'un savant, patient à poursuivre le document, habile à le déchiffrer, véridique pour l'exposer. L'union de tous ces matériaux épars au gré des siècles et rassemblés de province à province par d'humbles érudits locaux, a lentement tissé la broderie magnifique de l'histoire nationale. La patrie s'est reconnue dans cette trame où elle retrouvait sa tradition, son passé, ses gloires, ses douleurs. Elle a réalisé ainsi la belle définition donnée par le cardinal de CABRIÈRES et que cite M. GRANIER : « La patrie, c'est, sur le même sol, l'étroite et indissoluble union des vivants avec ceux qui ont défriché le champ et bâti la maison, avec ceux qui naîtront plus tard... ».

Je n'aurais pourtant esquissé que la moindre portée de la physiologie morale de M. le chanoine GRANIER si je n'avais montré en lui

que l'historien attentif et compétent. Les recherches et les études de ce prêtre avaient pour but de montrer l'influence exercée depuis des siècles par le catholicisme dans notre Languedoc méditerranéen. S'il refusait de souscrire à certaines affirmations trop légèrement énoncées par des auteurs plus édifiants qu'érudits (un panégyrique de Saint APHRODISE qu'il prononça jadis à Béziers avait suscité des étonnements et des rumeurs...) il aimait à retrouver dans la vie des saints de l'église universelle certains épisodes qui les apparentaient à nos villes : prédications de Saint-DOMINIQUE dans la région biterroise, faits miraculeux attribués à Saint-Antoine de PADOUE lors de son voyage à Montpellier, en 1225, séjour de Sainte-Jeanne de CHANTAL dans le monastère voisin de la Visitation en 1636. Ces divers événements ont fait l'objet, de la part de votre confrère, d'articles où la vénération pour les amis de Dieu s'allie au souci parfait de l'exactitude. Écoutez, par exemple, minutée comme une pièce de notaire, cette description de l'arrivée des Visitationnaires en juin 1631 : « Les religieuses furent accueillies par les Montpelliérains avec enthousiasme; les consuls, au nom de la ville, les chanoines de Saint-Pierre au nom du clergé, les chefs du présidial, les gouverneurs militaires, les supérieurs des ordres religieux vinrent saluer les nouvelles venues. L'Évêque les installa au sixain Sainte-Croix, sur un terrain bordant la rue de la Blanquerie, et leur donna, pour édifier leur monastère les matériaux préparés pour la construction de la cathédrale sur la Canourgue et dont RICHELIEU avait arrêté les travaux...

Il faudrait lire cet article entier et plusieurs autres pour trouver un nouvel aspect de cette intelligence, si riche de dons. Ce n'est pas à vous, Messieurs, qu'il faut apprendre que le chanoine GRANIER était un merveilleux conteur. Un grand historien qui fut, je crois, son maître en Sorbonne, Ernest LAVISSE, disait à propos d'un écrivain de notre temps « Si vous saviez comme il contait bien, avec son bon sourire et ses mains croisées, on aurait dit un colonel de gardes françaises, devenu chanoine sur ses vieux jours... ». Votre confrère n'avait jamais été colonel d'aucune arme et il n'avait pas attendu les vieux jours pour être chanoine, mais aucun de nous n'oubliera la finesse pétillante et malicieuse de ses souvenirs. Les anecdotes les plus diverses, pittoresques à souhait, entremêlaient les vieux curés de la montagne aux amis si nombreux échelonnés à travers son existence et aussi à des hommes illustres que sa culture variée avait arrêtés et séduits, BOURGET, BRUNETIÈRES, son compagnon de route dans un voyage à Saint-Guilhem, Camille BARRÈRE, ambassadeur de France à Rome qui, un jour de 1914, ouvrit à l'abbé GRANIER émerveillé les trésors artistiques du Palais Farnèse; la dernière communication qu'il vous fit avait trait, je crois à ce conclave tragique qui suivit au début de la grande guerre la mort du Pape PIE X. M. GRANIER avait accompagné au Vatican le cardinal de CABRIÈRES et les jours historiques dont il fut le témoin, au moment de l'élection de BENOIT XV étaient restés dans son souvenir avec leur ampleur grandiose et leurs plus humbles détails.

Ce conteur était aussi un causeur. Il aimait de retenir auprès de lui ceux qui montraient vraiment de l'intérêt aux pensées qui avaient passionné son âme. Je sais de jeunes hommes entrés dans son bureau pour solliciter brièvement le prêt d'un livre et qui restèrent des heures à parler d'histoire et de notre histoire. Impitoyable pour les faux savants, il était pour ceux qui poursuivent la vérité droitement d'un charme de bonté exquise. Ce causeur familial et spirituel savait aussi mettre beaucoup d'éloquence dans la parole publique. Ses instructions de supérieur ou d'aumônier, ses prédications dominicales aux paroissiens de Saint-Denis sont écrites dans une langue grave, simple, forte et distinguée, où l'on retrouve un accent de sévérité classique. Classique aussi chez lui est cette tendance à s'attacher de préférence, en dehors des sujets de pure histoire, aux thèmes éternels sur quoi s'exercent les plus nobles inquiétudes de l'humanité. Il arrivait même, chez ce prêtre si calme, si maître de sa parole, que des flammes d'enthousiasme ou d'indignation vinssent la traverser. Sous la lave d'une phrase devenue tout à coup brûlante, on sentait vibrer la grande ardeur surnaturelle d'un cœur sacerdotal.

On ne pouvait pas croire que cet homme robuste, à la vivacité juvénile put jamais être malade ou vieillir. Pourtant il ressentit brusquement, après un deuil douloureux, les premières atteintes de l'infirmité. Je le retrouve encore tel que je le vis, une dernière fois, la veille de son départ de Montpellier, presque immobilisé déjà par un mal sournois, mais plein de bonne grâce. Il était au milieu de ses livres, chers amis de sa maturité et qui seraient les compagnons des derniers mois de sa vieillesse. Il me parla du cardinal, et de ces longues années de confiance et d'intimité, qui avaient continué en lui la formation toujours inachevée des études, des universités et de la vie elle-même. On sentait que tout cela à mesure qu'il s'en éloignait, pénétrait son âme des sentiments que rien jamais n'effacerait plus... Il partit quelques jours après, laissant derrière lui tous ses souvenirs, le long temps passé à Montpellier dans le Supérieurat, l'administration diocésaine, la direction d'une grande paroisse. Il laissait le chapitre cathédral dont il était, depuis sa démission de curé doyen, un membre fidèlement exact... Il laissait, et avec quel regret, cette académie des Sciences et des Lettres, qui résumait pour lui les biens humains de la culture et de l'esprit, avec le charme de relations qui, pour son cœur profond, furent autant d'amitiés.

Ce prêtre qui avait tant aimé les traditions religieuses de sa province natale, devait finir ses jours, par une permission de la providence sur le sol de l'Antique MELGUEIL. MELGUEIL sœur de Maguelone, au bord de la mer intérieure, presque île majestueuse qui abrite de si lointains souvenirs, MELGUEIL, où des Papes exilés avaient reçu jadis l'hospitalité de la terre française. Simplement, en respirant le parfum de ce passé, entouré de la douceur d'une vie familiale qu'il retrouvait pour sa dernière heure, les yeux fixés sur un ciel que la mer voisine faisait

apparaître plus profond, il attendit la mort dans la paix, sachant bien selon le beau vers de Louis le CARDONNEL que : « Le prêtre est le semeur d'immortelle espérance. »

RÉPONSE DE M. FRANÇOIS PITANGUE

MONSIEUR,

Le rituel pontifical, aux jours où l'Église appelle l'un des siens à un nouvel honneur, s'ingénie à placer au cours de la cérémonie une oraison, parfois même un geste symbolique, qui semble lui rappeler au moment où une dignité l'élève au-dessus des hommes qu'il reste l'un d'eux, que si la gloire qui l'entoure tient des grandeurs spirituelles, elle ne doit pas davantage peser au jour où il sera jeté dans les balances de la véritable immortalité.

Plus sages, les traditions de nos Compagnies littéraires et scientifiques demandent au récipiendaire, dans le soin qui lui revient d'évoquer la figure et les travaux de son prédécesseur, d'adresser, à travers les éloges qu'il lui doit, les remerciements qu'il convient à ses nouveaux collègues pour l'élection dont ils l'ont honoré lui-même. Vous l'avez fait, Monsieur, dans la sincérité de votre âme sacerdotale, en faisant se lever devant nous ces autres figures du clergé de Montpellier qu'on ne peut s'empêcher de voir de nouveau se dresser dans notre Compagnie, si bien que celui qui est maintenant chargé de vous répondre ne peut qu'en éprouver, à son tour, quelque crainte.

Le Président en exercice de la section qui vous accueille, à qui la coutume académique confie cette mission, aurait dû savoir s'effacer devant un plus authentique Montpelliérain. Je n'ai pu résister à votre affectueuse insistance. Ce n'est que devant l'éloge que vous venez de prononcer du chanoine GRANIER, devant les souvenirs encore si vivants qu'il a faits se lever pour beaucoup d'entre les authentiques languedociens de notre Académie, d'un demi-siècle d'histoire de chez nous, montpelliérain de plus fraîche date, j'ai mesuré toute ma témérité.

Avec le chanoine GRANIER, avec vous-même, vous unissant, après 25 ans, comme il vous fit vous rencontrer bien des fois au cours de votre vie et de votre ministère sacerdotal, c'est en effet un peu le Cardinal de CABRIÈRES qui revient ce soir, tenir une fois de plus, un peu de l'éminente place qu'il occupa dans notre Compagnie. Jusque dans sa dernière communication, Monsieur GRANIER a perpétué parmi nous les fastes de notre ancien et illustre confrère. L'un de vos premiers sentiments en prenant officiellement sa place ne pouvait être qu'un nouvel hommage à sa mémoire. Dans ce cercle ecclésiastique, le laïque que je suis se sent un peu perdu, n'ayant pour soutenir mon rôle, dans l'estime que je vous

porte et la reconnaissance que je vous dois comme à mon curé dont j'ai, en des heures lourdes surtout, éprouvé la délicate bonté, que l'obligation que m'impose le précepte académique de laisser de côté tout titre clérical qui vous est par ailleurs dû, et de vous nommer simplement, comme chacun de nous : Monsieur.

Votre éloge du Chanoine GRANIER est tel que nous l'espérions de vous. A tout ce que vous avez dit du prêtre, du professeur, surtout de l'historien, il n'y a rien à ajouter. Le hasard malicieux des successions fait rendre parfois à ce premier discours académique des accents inattendus. Le vôtre, dans l'éloquence naturelle que chacun se plaît à vous reconnaître, ne pouvait laisser place à aucune surprise, sinon nous procurer la joie que nous savions d'avance devoir trouver dans le portrait si pleinement évocateur de tout ce qui, plus d'un demi-siècle durant, avait marqué dans la vie religieuse de notre cité, même de notre Languedoc.

Vous avez beaucoup connu et approché le chanoine GRANIER. Dès son retour de la Sorbonne et de l'Institut catholique de Paris, il fut au collège de la Trinité de Béziers votre « parfait professeur d'histoire ». Vous l'avez plus tard remplacé comme secrétaire particulier auprès du Cardinal de CABRIÈRES. Vous deviez vous retrouver quelques années plus tard lorsque la confiance des Évêques qui lui ont succédé sur le siège de Montpellier vous eut à votre tour appelé au Conseil épiscopal. Il devait enfin venir vous rejoindre au chapitre de la cathédrale, lorsque ses forces déclinantes l'obligèrent à résilier ses fonctions curiales à Saint-Denis de Montpellier.

En 1904, il participa à votre solide formation spirituelle que les plus hauts grades théologiques ont, par la suite, si heureusement complétée pour la constante fécondité de votre ministère pastoral. En 1920, il vous transmettait les plus affectueuses consignes. Enfin, curé-doyen de Saint-Denis lorsque vous êtes devenu son archiprêtre, chanoine de la basilique-cathédrale, il vous resta un sûr conseiller avant d'être un collaborateur agréable et toujours serviable.

Mais, dans votre modestie de récipiendaire, vous semblez surtout vous être complu à souligner tout ce qui, à première vue, peut différencier et votre vie et vos œuvres de celles du chanoine GRANIER. Vous avez ainsi très particulièrement insisté sur les origines cévenoles de ce prêtre distingué qui garda d'ailleurs toute sa vie l'empreinte de la formation reçue dans ce milieu un peu rude mais si profondément chrétien. Vous nous avez rappelé les débuts de son ministère vicarial si pittoresque dans les proches montagnes du canton de La Salvetat, avant que les qualités naturelles de son cœur et de son esprit ne l'aient placé sur la route des honneurs où vous deviez si souvent le rencontrer.

Pour vous, Monsieur, fils de cette riche cité de notre commerce méridional de Béziers, les études, brillamment commencées au collège ecclésiastique de votre ville natale, dont le règlement ne connaissait pas les austérités de celui de l'ancien Petit-Séminaire de Saint-Pons, se sont

poursuivies, une fois l'appel de la vocation sacerdotale, au Séminaire français de Rome. Vous êtes revenu au service du diocèse de Montpellier, ayant jusqu'au bout du cursus studiorum brillamment conquis le doctorat en théologie.

Ce n'était plus dans la montagne que les circonstances et les conditions du recrutement sacerdotal amenaient en 1914 les jeunes prêtres à commencer la rude école du vicariat d'autrefois. Ce fut le presbytère de Saint-Jean de Pézenas qui vous accueillit. Pour vos premiers sermons aux fidèles de cette petite ville si pleine de souvenirs littéraires, si amoureuse des belles cérémonies et des fastes liturgiques, vous montiez dans la chaire d'une célèbre collégiale. Je suis certain que, tout autant que les propres dispositions de votre conscience du devoir sacerdotal, ceci ne fut pas étranger au rigoureux souci que vous avez tout de suite apporté au ministère de la parole. J'ai en effet, recueilli ce témoignage de quelqu'un qui vous a bien connu alors que, dans votre désir de faire du prône dominical une page où la forme élégante de la présentation rendrait plus vivant l'enseignement doctrinal ou moral, vous composiez chaque semaine, sur le sujet confié, deux sermons que vous relisiez attentivement, chaque dimanche matin, pour ne retenir que le meilleur venu.

Ceci illustre bien votre goût manifeste de toujours pour la prédication, le soin constant que vous ne cessiez d'apporter à toutes vos manifestations dans le ministère de la parole; explique les appels qui sont venus à vous, de vos confrères de Montpellier et de l'Hérault qui, inlassablement vous réclament, au point que nulle cérémonie d'importance ou de circonstance ne saurait avoir lieu chez nous qui ne vous ait naturellement pour orateur. Les appels encore plus lointains qui vous ont fait l'orateur du pèlerinage national de la victoire en 1945 à Lourdes, après vous avoir procuré la fierté de monter en 1938, à l'occasion de grandes assises religieuses françaises, dans la chaire de Notre-Dame de Paris.

Croyez-vous, Monsieur, qu'à l'exemple de votre premier Maître à l'évêché de Montpellier, on ne puisse parler aussi de *l'oubli* de vous-même dans le ministère de la parole sainte ?

En 1920, le chanoine GRANIER, qui se savait appelé au doyenné de Saint-Denis de Montpellier, cherchait parmi ses anciens collaborateurs ou élèves le prêtre qui le continuerait dans l'intimité du Prélat, dont plus de douze années durant il avait été le confident fidèle de sa vie et de ses pensées, et qui, malgré ses 90 ans, au terme qu'on ne pouvait que craindre proche d'une vie sans défaillance, dont la guerre qui venait de finir avait davantage révélé toutes les nobles grandeurs, rayonnait d'un intense relief dans la cité et bien au-delà de son diocèse, dans les régions du Languedoc et de la proche Provence. Bien des noms de ceux de vos confrères, qu'il nous faut aussi saluer aujourd'hui des titres de M. l'archiprêtre ou de M. le chanoine, furent mis en avant.

C'est sur le plus jeune, et en votre personne, que le choix tomba pour cette tâche que la personnalité marquante de celui qui la transmettait rendait encore plus délicate pour un jeune prêtre de 30 ans.

Cette nomination annonçait un avenir brillant. Elle vous amenait en premier lieu à Montpellier, dans la ville épiscopale que vous n'allez plus quitter. Mais, en même temps, votre nomination comme aumônier au pensionnat de Notre-Dame de la Merci situait l'épreuve nouvelle du perfectionnement, sinon même d'une nouvelle orientation de votre ministère sacerdotal.

Les charges venaient dans lesquelles la confiance des successeurs du cardinal de CABRIÈRES vous appelaient successivement : Secrétaire général de l'Évêché de Montpellier en 1923, Directeur des œuvres diocésaines en 1932, Archiprêtre de la basilique-cathédrale Saint-Pierre en 1934. Et avec elles les honneurs des dignités ecclésiastiques : chanoine honoraire en 1922, à 31 ans, Membre du Conseil épiscopal en 1932, chanoine titulaire en 1934. Carrière excessivement rapide, comme le choix qui ne saurait se laisser embarrasser de contingences administratives les permet parfois dans le clergé, où le chef a tout loisir et pouvoir de discernement; mais où, peut-être et plus que partout ailleurs, la valeur qu'il appelle se doit de s'affirmer davantage au regard des confrères dans le ministère sacerdotal.

Sans doute aussi votre acte d'humilité, au début de votre remerciement, vous a-t-il fait reporter sur le clergé de la ville dont vous êtes l'archiprêtre, l'honneur nouveau que l'élection de notre académie vous conférait. Nous tenons, il est vrai, à compter toujours parmi nous ses membres les plus qualifiés. Sans cependant prétendre confier à l'un ou à l'autre d'entre eux la qualité de représentation d'un corps intellectuel ou moral. Et l'exemple est encore récent où notre Académie, vieille dame de bonne société qui n'aime pas outre mesure les sollicitations, appela un haut magistrat de l'ordre civil à succéder à une éminente personnalité du monde ecclésiastique. Est-ce pour cela que de discrètes avances nous firent de suite comprendre que le grand vide causé à notre Compagnie par la disparition du regretté chanoine GRANIER ne saurait être atténué que par l'un ou l'autre de ceux-là même que leur appartenance au clergé montpelliérain mettait à même de continuer parmi nous les traditions religieuses qu'il y avait si bien honorées depuis 1918, quand il avait lui-même pris la place du pasteur HENRY ?

Il n'en fallut pas davantage, et sans que vous ayiez fait le moindre acte de candidat, pour donner à plusieurs de vos amis parmi nous une raison de plus d'avancer votre nom. Les discrets conseillers se trouvèrent sans aucun doute des plus satisfaits, puisque leur nouvelle discrétion vous laissa seul en ligne aux suffrages que l'Académie unanime vous a accordés.

Notre élection s'est, en effet, adressée à l'un des prêtres les plus justement connus et estimés du diocèse et de la ville. En une époque où l'on parle très souvent de bâtisseurs de la cité nouvelle, et peut-être

en oubliant parfois de s'entendre sur la correspondance réelle de ce mot avec le sens de notre action vers l'avenir, nos Compagnies se doivent d'appeler à elles, davantage qu'autrefois, des meilleurs parmi les élites littéraires et morales. En un temps où leurs propres traditionnelles activités se trouvent contrariées par les difficultés matérielles, où ce qui a été jusqu'ici le champ de leur rayonnement ne peut que péniblement être maintenu, faute de ces ressources que l'esprit ne fait plus aujourd'hui suffisantes dans notre déséquilibre social, leur appel, autant qu'aux hommes d'études et de science, doit aussi souvent s'adresser à l'homme d'action. A celui dont les résultats heureux de sa vie agissante nous vaudront cet accroissement de vitalité dont nos sociétés savantes ont plus que jamais besoin, dans cette nouvelle épreuve qui s'annonce de leur force sociale.

C'est pourquoi, il y a un mois, nous avons tout naturellement accueilli l'urbaniste moderne à la place de l'historien de Montpellier. Ce soir, au vénérable chanoine, laudateur et témoin des fastes de la vie religieuse du diocèse, nous donnons pour successeur dans la même confraternité de leur sacerdoce, le directeur d'œuvres, le prédicateur, l'apôtre social. Car ce serait ne pas parler de vous tout entier que d'oublier en vous l'aumônier des prisons de Montpellier.

Cette fonction, jadis réservée à un jeune prêtre ou à un vénérable chanoine presque retiré du ministère, pour qui la rapide messe dominicale constituait l'essentiel, vous la remplissez depuis plusieurs années, avec la même générosité que vous apportez dans vos autres si nombreuses et lourdes charges. A la faveur de missions douloureuses que j'ai dû remplir, avant et après la Libération, et où j'ai bénéficié de votre aide et de votre charité si éminemment chrétiennes et françaises, j'ai recueilli les témoignages combien émouvants de votre assistance aux misères morales d'un temps qui n'a su réserver que le martyre à beaucoup d'entre les meilleurs de ses fils, tandis que d'autres y devaient être relevés et soutenus dans une voie où rien n'aurait dû les appeler. Pour d'autres misères sociales plus profondes que vous avez alors découvertes, vous avez fait revivre cette œuvre si montpelliéraine des prisons, dont vous avez célébré le centenaire, en un sermon où vous avez retrouvé, au pied de la chaire, l'auditoire habituel toujours heureux de vous entendre et de vous suivre dans vos charités. Marquant ici encore votre passage par une réalisation humainement chrétienne et qui reste à votre honneur sacerdotal.

Pourquoi faut-il que la joie que nous éprouvons unanimes à vous accueillir ne soit possible que dans la tristesse que nous conservons de la disparition du chanoine GRANIER ? Dans le portrait que vous avez voulu tracer fidèlement exact et pittoresque de lui, vous avez comme nous, sincèrement regretté qu'il n'ait pas écrit cette biographie du Cardinal de CABRIÈRES que nous avons cependant attendue de lui, au travers de laquelle il nous eut certainement révélé aussi un peu de sa

propre âme sacerdotale au service de notre cité et de son cher Languedoc. C'est leur souvenir sans doute que votre présence va un peu maintenir maintenant parmi nous. Mais c'est aussi à votre propre présence sacerdotale que nous allons désormais avoir recours. La collaboration que nos Compagnies aiment à solliciter dans leurs élections des membres du clergé est désormais chez nous votre fait. L'orientation des travaux d'ordre social et moral, particulièrement de notre section des Lettres, attend beaucoup pour son rayonnement de vos éminentes qualités.

Votre portrait du chanoine GRANIER nous a rappelé sa fierté de nous appartenir, sa fidélité à nos séances. Il aimait, en effet, à venir prendre sa part de nos discussions, connaissant d'avance notre affectueux accueil des avis et des témoignages de sa vieille expérience montpelliéraine. Nous sommes certains, Monsieur, qu'en vous appelant à nous, nous lui avons donné parmi le clergé de Montpellier, le prêtre que ses titres et ses travaux qualifient pour le continuer à la mesure de notre temps, dans notre Académie.